

Alors, la vie quotidienne ?

(séminaire de Ste Anne septembre 1986)

Jean Oury

Clinique de La Borde

L'année dernière, on avait parlé de la "décision". Cette année, on centrera notre intérêt sur "la vie quotidienne". Cela s'articule avec la notion de "présence". C'était peut-être dans l'air, car j'avais eu l'occasion d'aller à Montpellier, le 22 mars, à l'université Paul-Valéry, à propos de "Vie quotidienne, rythme et présence".

La vie quotidienne, ça semble tellement banal qu'on n'en parle pas ; c'est la vie de tous les jours, simplement ! Mais comment est-ce que tu vis tous les jours ?... Bien souvent, la prise en charge traditionnelle de malades, psychotiques ou autres, ne tient pas compte de la vie quotidienne. C'est surprenant, paradoxal. C'est comme si ça ne comptait pas dans le processus thérapeutique. Le psychiatre, le psychologue, l'infirmier devraient être des artisans. Le menuisier, avant de travailler, fait un "diagnostic" de la pièce de bois : il la considère dans sa particularité, dans sa tenue, dans son odeur. L'artisan "psychiste", comme le dit Tosquelles, doit posséder ces mêmes qualités d'appréciation rapide : l'instant de voir, la qualité pathique, le *Praecox Gefühl* (Rümke), vis-à-vis de celui qui vient vers lui. C'est une première démarche qui met en question ce qu'on peut nommer la présence, la présence de l'autre. Comment la définir ? On n'a pas le même comportement suivant la qualité, la texture de la personne qui "se présente".

Souvenez-vous de la notion de "paysage" d'Erwin Straus. Le "paysage", c'est une sorte d'événement vécu, dans lequel on est soi-même avec l'autre. Chaque fois qu'on se "déplace" dans cet espace intersubjectif, "l'horizonné" (Eugène Minkowski) se modifie. Il est question d'espace, de limites, en rapport avec soi-même et avec l'autre. L'appréciation de la qualité de ce "paysage" est un des critères de la démarche diagnostique. Certains schizophrènes ont un horizonné extrêmement réduit, dispersé, éclaté. Erwin Straus insiste sur la notion, empruntée à Viktor Von Weizsäcker, de "pathique" : les sentiments les plus primordiaux, en deçà de l'ordre du représentatif. Dans certains paysages, il y a une lourdeur, une lenteur qui s'associent avec d'autres sentiments pathiques, et des "sentiments vitaux" (Max Scheler), une certaine tristesse, une désolation, une perte des couleurs et du relief. Par opposition, d'autres paysages manifestent de l'allégresse, de la légèreté, de la fraîcheur.

Quand un schizophrène ou un border-line ou un pervers se présente devant vous, la texture du paysage n'est plus la même. Tout ceci met en question ce qu'on peut appeler la "présence". Dans une réunion bruyante, tumultueuse, l'un des participants éventuels arrive en retard. Il se glisse pour qu'on ne le remarque pas. Tout le monde regarde celui qui justement voulait passer inaperçu ; il devient le centre du paysage ! Il y a donc des accentuations variables de manifestations pathiques : ce qui confère un certain style d'émergence. "Émergence" au sens de Heidegger (par exemple, dans son Séminaire du 30 janvier 1962 : « Zeit und Sein », Temps et être) : *Unverborgenheit*, traduit par Fédier par "déclousion", ce qui correspond à l'expression : "l'apparaître du retrait" (se référer, entre autres, au "Principe de raison" de Heidegger). C'est l'émergence de ce qui reste caché. Ce qui est là se modifie par l'entrée en présence de

quelqu'un : mais c'est tellement là que ça crève les yeux. Ça ne se "voit" pas. On entre dans un autre espace, lequel, si on n'est pas suffisamment sensible, nous rend aveugle à la survenue de cet événement de la présence de l'autre (comme « La Lettre volée » d'Edgar Poe, inaperçue parce que trop "visible"). Il y a donc un jeu d'espaces, le passage d'un espace à l'autre. Qu'est-ce qui paraît donc quand quelqu'un entre ? Ça modifie le "paysage", quelque chose a changé, sur un mode pathique. On touche là à un domaine essentiel, une certaine qualité qu'on appelle "la présence", pas très loin de ce que Lacan nomme « le semblant ». C'est l'étoffe même de la vie.

Le semblant n'est pas le réel, ni le symbolique, ni l'imaginaire. C'est ce qui permet qu'il y ait modification de ce qu'on pourrait appeler "l'ambiance". Lacan précisait bien que le semblant est en position inchoative : "l'agent du discours", réglant la mouvance d'un type de discours à l'autre, s'impliquant dans cette décloison, dans la singularité de chaque sujet : son rythme, sa *Gestaltung* (mise en forme), son style de présence (comme l'herbe de "La fabrique du pré", de Francis Ponge : l'herbe qui déclôt dans un élan retenu). Pour que chaque sujet trouve son rythme, son élan retenu, une disposition architectonique est nécessaire pour que puisse se manifester le rythme-présence de la vie quotidienne (présence au sens de Heidegger : *Anwesenheit*, laisser se déployer devant, laisser advenir, ..., par opposition à *Gegenwart*). La décloison, comme la rose de Ronsard, proche de la présence, du paraître du retrait, ce qui doit être préservé, menacée qu'elle est par le fatras des préjugés, des protocoles d'examen, des ordonnances de toute nature. Ça peut être la manifestation fragile d'un désir lointain, la "preuve" de l'existence d'un "parlêtre", d'un sujet en souffrance. Un parlêtre tissé depuis des millénaires par des ficelles de signifiants, de paroles. Il entre là, même s'il ne dit rien, il est là ; et s'il se met à parler, ça voudra dire toujours bien plus que ce qu'il dit. Mais il y aura toujours des lointains qui resteront obscurs, opaques. Autrui est là, avec une part de lui-même complètement méconnue de lui-même, et encore bien plus de l'autre. Nous avons à faire à cette "opacité d'autrui". Et notre travail est de respecter autrui, d'être au plus proche pour saisir sa singularité, savoir où commence son opacité, l'intraversable. C'est cette opacité qui modifie le paysage.

Cette qualité d'opacité, toujours en retrait, fait le style. Quand on dit de quelqu'un qu'il a de la "présence", c'est parce qu'on sent une espèce de retenue, une densité, un certain style qui modifie l'ambiance. Cette qualité de présence implique une certaine qualité de "rencontre" : on ne va pas se comporter de la même façon avec telle ou telle personne.

Quand il s'agit de prendre en charge (au sens de la "fonction phorique", comme le dit Pierre Delion) l'autre qui a une certaine défaillance, il est nécessaire que, pendant un certain temps, on puisse compenser cette défaillance. Au niveau de la psychose, il vaut mieux être plusieurs pour assumer cette défaillance. Effet lointain d'une carence de la relation à la mère, de ce que Winnicott appelle "préoccupation maternelle primaire" ? D'où des relations "fusionnelles". Il s'agit de prévenir, de pressentir la défaillance de l'autre. Les tentatives réussies ou non de suicide viennent de là, de ces carences qui ont provoqué des "lésions" du narcissisme originaire.

Chez d'autres, on sent des manques, des défauts, des détresses, une sorte d'agénésie de la "tendresse". C'est un manque profond qui foment des substituts de tendresse. Masud Khan décrit très bien ce phénomène chez des personnalités hystériques : celles-ci, au lieu de la tendresse qu'elles ignorent, ont un comportement de séduction permanente. Elles demandent, sans le savoir, une reconnaissance, une attention précise, fine. Naturellement, la plupart des

gens répondent à la séduction par la séduction et ça fait des catastrophes qui, pourraient être évitées par une interprétation immédiate.

Quand on prend en charge quelqu'un, ça nécessite de peser ces risques plus ou moins subtils. « Si je ne téléphone pas à Untel, il va passer par la fenêtre ». Ça arrive. Est-ce que je suis obsessionnel ? Est-ce que je peux me permettre de le laisser tranquille ? Il faut être sûr de soi ! « Non, non, ne téléphone pas, ce n'est pas la peine ! ». Comment savoir ? On doit sentir soi-même ce qui est en question pour intervenir ou pas, et à quel moment. Il s'agit d'une certaine qualité de relation transférentielle. Téléphoner ne serait-il pas une "interprétation", ou ne pas téléphoner ?

Quand on prend en charge des gens difficiles, il est nécessaire de savoir ce qui se passe entre les "séances". Cependant, certains thérapeutes, par souci de "neutralité", ne veulent rien en savoir ! Pourquoi pas ! Ce sont peut-être des adeptes d'un fatum quelconque ! Mais, a priori, quand il s'agit de personnalités "fragiles", il me semble que ce qui se passe d'une rencontre à l'autre doit avoir une certaine importance.

C'est à partir de cette réflexion, apparemment banale, que l'accent a été mis sur la façon dont le "patient" vit chaque jour, dans quel contexte, avec qui... Un psychanalyste, un psychologue vacataire, dans un hôpital traditionnel, qui voit un psychotique pendant une demi-heure, une fois par semaine, qui pense qu'il ne doit pas se mélanger avec l'équipe, avec les problèmes de la quotidienneté, me paraît relativement dangereux. En effet, on sait bien que dans les personnalités psychotiques, la qualité du transfert est différent que chez les "normopathes". Il s'agit d'un "transfert dissocié", un transfert éclaté, qui s'investit sur des bribes de la quotidienneté : "investissements mutiréférentiels". Tosquelles racontait que dans un congrès de psychanalystes, il y a 30 ou 40 ans, une psychanalyste expliquait qu'elle avait en psychothérapie un psychotique dans un hôpital. Deux infirmiers amenaient le psychotique pour une séance d'une demi-heure. Une fois la séance terminée, ils le ramenaient... dans sa cellule. Il y avait donc sept jours moins une demi-heure de vie en cellule ! Dans son exposé, aucune attention n'était portée sur le fait que ce type vivait en cellule. Ce n'est apparu qu'avec la question de Tosquelles : « Qu'est-ce qu'il fait entre vos séances ? » — « Je ne sais pas ! ». Pourtant, ça doit avoir une certaine importance qu'il puisse disposer d'autres modes d'expression, qu'il puisse circuler plus librement, qu'on essaie de le responsabiliser, qu'il rencontre d'autres personnes... La façon de vivre la quotidienneté doit modifier le profil de ce qui est en question.

Bien que, dans les structures plus ouvertes, ce n'est pas forcément mieux ! Certains schizophrènes, même dans des hôpitaux où il y a beaucoup d'activités, se désintéressent de ces activités, à tel point que tout le monde les oublie. On en connaît à La Borde, des gens comme ça, dans un état de prostration : impossibles à déplier ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Quoi faire ? Celui auquel je pense m'a dit : « Je ne sais plus marcher ! ». Je le vois une fois tous les jours. Sa vie quotidienne ? une fois par jour, à quatre heures, je le vois. Il entre en faisant des grands pas et il me dit : « Je ne sais plus marcher... » et « Ça ne va pas, ça va mal ! ». Quoi dire ? Alors : « On prend la tension ? » Il n'y a même pas besoin de le dire, il tend le bras ! Je lui prends à travers la veste (on entend très bien !), parce qu'après, c'est toute une histoire pour se rhabiller... J'ai pu obtenir qu'il puisse avoir un pantalon qui tienne ; mais parfois, il ne l'attache pas ou il tire dessus, alors il n'y a plus de boutons ! Dernièrement, sa soeur lui a offert une montre. Grand événement. Il me dit : « Je ne sais pas la remonter ! » Je me dis : « Ça va me donner une occupation de plus ! ». Alors, chaque fois, je lui demande : « Vous avez remonté votre montre ? », à quoi il répond : « Je ne sais pas ! ». Alors, je remonte

sa montre. C'est une montre qui marque les jours, les mois... (les mois, j'ai laissé tomber !) Faut tirer sur le bouton, c'est dur ; lui, il ne peut pas. Je la remets donc à l'heure. Le lendemain, je lui demande : « Quelle heure est-il ? » Il me dit : « Elle ne marche pas ! ». Il y a trois jours, il est venu comme d'habitude, et je lui ai dit : « Votre montre ? » Il l'avait cassée. Je me suis dit : « Dois-je lui prendre sa montre ? » Ça peut être grave de prendre la montre de certains psychotiques ; je me souviens d'un cas déjà ancien : quelqu'un lui avait pris sa montre, un distrait ! Le type s'est suicidé la nuit même. Il ne faut pas retirer les montres, elles marquent le temps de la vie. Mais lui, il s'en fout de sa montre. C'est sa soeur qui lui a offert et il ne peut pas la sentir ! Alors, je me permets : « Je prends votre montre et je vais la réparer ! » (Je passe mon temps à essayer de réparer les lunettes et les montres !). Et il me dit : « A quand ? » et je lui réponds : « A demain ! ». L'intérêt de cette rencontre, c'est que, pour venir, il est obligé de marcher deux cent mètres (j'ai compté !). C'est sa seule marche de la journée. J'ai dit à mes collaborateurs : « Ça serait bien que chaque matin... » Pourtant, je sais que ce type va à la réunion d'accueil de neuf heures et quart chaque matin ; c'est peut-être le plus régulier. Il n'a pas besoin de montre, c'est une montre en personne. Il connaît les heures. C'est une réunion d'emploi du temps. Il n'y dit jamais rien mais il s'assoit. Il a une façon extraordinaire de s'asseoir, avec les pieds au-dessus de la tête. Essayez de le faire ! Il assiste aux réunions. Je lui demande : « Qu'est-ce qui s'est dit à la réunion ? » Il répond : « Je ne sais pas, ça ne m'intéresse pas ! » — « Et la télé, vous êtes allé à la télé ? » — « Oui ! » — « Qu'est-ce qu'il y avait à la télé ? Les attentats à Paris ? » — « Ça ne m'intéresse pas ! » Il est bienheureux, dans un certain sens ! J'avais donc demandé à mes collaborateurs : « Il faudrait que quelqu'un, chaque matin, vers 10-11h, ou n'importe quelle heure, lui fasse faire le tour du château pendant un quart d'heure, pour qu'il marche ! » J'ai attendu vingt ans pour faire cette demande. Ça a marché trois jours ; alors, il faut relancer. Qui est fou là-dedans ? Ou qui est salaud, mais sans le savoir ? Je n'ai pas le temps de le faire marcher, mais quand je peux, j'y vais. C'est très important. Quand il a marché, sa tension remonte ; sinon, sa tension tombe à sept. S'il marche plusieurs jours : douze ! C'est tout de même important. Ça a une physiologie particulière, les catatoniques... Voilà sa "vie quotidienne" ! Quand même, le club, les réunions, c'est important parce qu'il y va ! Au moins, il y a des lieux où il est. Ça ne veut pas dire qu'il participe, mais c'est très important pour lui qu'il y ait quelque chose qui fonctionne, sinon il serait mort depuis longtemps.

Tout ça, c'est une question d'éthique. On est pour ou contre. Si on n'est pas pour, il faut faire autre chose.

Autre petit détail de la vie quotidienne. Dans un hôpital où j'étais, il y a très longtemps, il y avait ce qu'on appelait « le quartier des bons travailleurs ». Il était ouvert, peuplé de "paraphrènes" stabilisés, qui travaillent sans être payés. Je passais souvent dans le dortoir. Les lits étaient suffisamment espacés. (Je dis cela parce que dans certains hôpitaux de la région parisienne, il n'y a pas si longtemps, pour aller se coucher, il fallait marcher sur le ventre des copains ; le "lieu de vie", le lieu de séjour était la cage d'escalier). Mais dans le dortoir des "bons travailleurs", on soulevait la couverture, si on voyait les draps, ils étaient presque noirs ! Depuis combien de temps ne les avait-on pas changés ? A cette époque, j'ai assisté à des discussions à "la commission de surveillance" : les notables, les fournisseurs, l'économiste, un conseiller général, un médecin-chef, etc... L'hôpital traversait une période difficile. Je me considérais comme un oiseau de passage. Je n'avais rien à perdre. J'ai donc profité de l'absence du médecin-chef pour assister à la commission de surveillance. Je suis intervenu, en tant que représentant de l'instance médicale, pour suggérer qu'il serait peut-être bien de modifier l'ambiance des repas. En effet, pendant l'hiver précédent, j'avais pesé le "quartier des hommes". J'avais constaté qu'il avait maigri de sept cent kg, qu'il y avait eu trois morts

par la grippe... Je soulignais que les qualités de “commensalité” étaient un peu sommaires. En effet, tout était servi en une fois dans une écuelle : soupe, viande, confiture, pain... Le tout ne devant être consommé qu’avec une cuiller ! Surtout pas de fourchette : en effet, l’œil de son voisin est bien tentant, on ne sait jamais ! Quant au couteau, n’en parlons pas ! J’ai donc dit : « Voilà, ça serait peut-être bien qu’on puisse servir en plusieurs fois : la soupe, la viande, la confiture, et puis qu’on donne une fourchette ! » On m’a pris pour un fou ! Ça se passait en 1948. Quand, quelques années plus tard, j’ai appris qu’on avait accepté de remplacer l’écuelle par de la vaisselle en faïence, je me suis dit : « Ça y est, on est sauvé ! » Ce n’était pas vrai...

Trente ans plus tard, je suis passé une fois à Sarreguemines, dans le quartier de “sûreté”. Il y avait eu des problèmes de fourchettes et de couteaux, avec la complicité de ces “petits-salauds-de-malades-enfermés” qui, par leur attitude, ont tout fait pour que Monsieur le Directeur supprime les couteaux (ils cachaient des couteaux sous les matelas...) Tout ceci est très compliqué ; ça fait partie des données élémentaires de la vie quotidienne.

Je pourrais vous évoquer d’autres histoires. Par exemple, il n’y a pas longtemps, dans un grand hôpital, un ami éducateur qui y faisait un stage m’avait montré des “cahiers de doléances” rédigés par les malades eux-mêmes. Ces Cahiers avaient été présentés au nouveau directeur de l’hôpital... : « On voudrait manger de vraies patates. On voudrait aussi qu’on nous change les draps tous les... On voudrait aussi que les WC ne soient pas ouverts systématiquement, qu’on puisse avoir un minimum de confort, que ça soit un peu propre », etc... « Alors ? Des WC fermés ! ? Mais vous n’y pensez pas ! Tout ce qui peut s’y passer ! On y a même vu un pendu, c’est trop dangereux ! ! »... Alors, la vie quotidienne ?

Mais c’est à ce niveau, même le plus matériel, que doivent s’articuler des éléments fondamentaux du “paysage”. Parce que des draps couleur de suie, ou des WC comme on vient de le dire, ou pas de couteaux, pas de fourchettes, pas de faïence, ça doit modifier le paysage aussi. On travaille avec ça ; au niveau de la civilisation, ou plutôt d’une civilité : des manières de faire, des manières de table, des manières de lit. Paul Eluard, lors de son séjour à St-Alban, pendant la guerre, avait écrit : « Le lit, la table ». On pourrait commencer un discours sur la vie quotidienne : « Qu’en est-il de la table et du lit ? » Mais aussi : « Qu’en est-il de l’espace ? »

Je laisse la question ouverte. Je voudrais simplement indiquer que tout ça peut s’articuler avec ce que j’avais évoqué la “première année” de S^{te}-Anne, à propos de “l’espace du dire”. L’espace du dire s’articule avec la présence et avec la vie quotidienne ; il est corrélatif du transfert. Le transfert, ça ne va pas de soi. C’est un concept : ça nécessite un travail énorme pour qu’il puisse être mis en question. Le transfert, « la mise en acte de l’inconscient »... comme le disait Lacan. Cette mise en acte nécessite une telle procédure, une telle complexité de choses, et de responsabilités, et d’agencements, qu’on n’est pas sûr de le trouver au bout du chemin. Le “paysage”, ça se cultive ; c’est un travail intérieur, de préparation à l’aperception qu’on a du monde. Ça appartient à une certaine façon d’être de la vie quotidienne.

Il y a à La Borde, l’association La Borde-Ivoire, association de La Borde avec un village de Côte-d’Ivoire : Trinle-Diapleu : deux “stagiaires” du village sont restés quelques mois à La Borde, pendant l’été. L’un de ces “noirs”, Mamo, a dans le village une fonction de “paraître du retrait” : il ne dit pas grand-chose mais il voit tout. Et il est dans une fonction d’accueil. Un soir, un petit groupe l’a emmené dans la forêt de Chambord, vers 11 heures, minuit, pour voir des cerfs, etc... Il faisait presque nuit, mais lui, il voyait tout. Il a vu, par exemple, l’oreille

d'une biche : sorte d'hyper-perception pour nous mais qui, pour lui, est une chose tout à fait banale. Il ne s'agit pas que nous cherchions les oreilles de biche ou les poils de sanglier qui traînent ; mais notre travail devrait être un exercice permanent de distinction, ce que j'appelle une « fonction diacritique vectorisée ». Percevoir dans l'immédiat un type qui fait telle ou telle dépression, ou bien qui est dans un état schizophrénique problématique. *Praecox Gefühl*, c'est presque éidétique ; il n'y a pas à réfléchir, ça se voit. Un peu comme Mamo. C'est cet aspect-là des choses, cette mise en question qui se cultive par une sorte de discipline progressive intérieure, laquelle est souvent complètement écrasée, gênée, presque interdite, du fait qu'on a d'autres soucis (questions d'horaires, de relations de prestance d'un service à l'autre, etc...).